NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

68 N° 6 1946

La morale et le Christ total

Émile MERSCH (s.j.)

p. 633 - 647

https://www.nrt.be/fr/articles/la-morale-et-le-christ-total-3756

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA MORALE ET LE CHRIST TOTAL

N.d.l.R. ***Lorsque le P. Mersch se préparait à publier en 1936 son ouvrage :*** *« Morale et Corps mystique », il l'avait d'abord conçu beaucoup plus vaste et comptait y englober, outre des études sur les trois vertus théologales, un travail servant de préface, intitulé : « Morale et Corps mystique ». Il a, pour diverses raisons, renoncé alors à ce projet. Certains travaux, préparés pour ce volume, ne peuvent rester dans l'oubli. Nous publions aujourd'hui l'étude qui devait ouvrir le livre. Elle n'a jamais paru en français, mais l'auteur avait traité, dans la* Zeitschrift für Aszese und Mystik, *un sujet analogue : « Aszetik und mystischer Christus » (t. IX, 1934, pp. 97-106 et 209-219) ; cet article, profondément remanié, avait fait la base de la présente étude.*

I. CONSIDERATIONS GENERALES

1. — *Il y a une morale proprement chrétienne.*

Le christianisme est essentiellement une bonne nouvelle. Il est, dans l'ordre de l'être, une nouvelle création ; il est, dans l'ordre de la connaissance, une nouvelle lumière, une révélation ; il est, dans l'ordre de l'action, un nouvel amour, une nouvelle impression de la sagesse et de la prudence divines, et ainsi encore une révélation. Il est donc une nouvelle morale.

Non pas une morale qui descendrait du ciel pour supplanter l'ancienne. Le Christ, ici-bas, ne veut pas supplanter l'homme, puisqu'il est homme et fils de l'homme, puisqu'il est un homme assumé en Dieu. Aussi, plutôt que chose absolument nouvelle, est-il renouveau, renouveau magnifiquement total, de l'humanité tout entière. Comme sa morale ne remplace pas l'autre, elle l'élève ; elle n'est pas tant morale nouvelle que renouveau, magnifiquement total, de toute la morale humaine.

Le Christ est le renouvellement de l'humanité, parce que, étant Homme-Dieu, il est divinement homme. Ainsi le renouvellement de la morale humaine qu'il apporte avec lui : c'est un renouvellement qui permet et qui impose aux hommes d'être divinisés, et d'être ainsi, si l'on peut dire, à leur manière, divinement hommes.

Dès lors, comme il est l'Homme-Dieu, sa morale est splendidement humaine et vraiment divine, et les deux ensemble, et le premier par le second. Et, comme il est Dieu et homme rien qu'en étant lui, rien qu'en étant le Christ, sa morale est les deux rien qu'en étant de lui, rien qu'en étant chrétienne.

Qu'on dise qu'elle est chrétienne, et l'on dit tout.

Ce que l'on dit de la morale, on le dit aussi évidemment de ces sciences qui en sont des parties, et unies à elle de façon fort étroite : l'ascétique, les doctrines spirituelles. Tout cela, dans le christianisme, est chrétien, exclusivement chrétien.

Mais, comme le Christ a assumé la nature humaine, sa morale reprend en elle la morale naturelle. Elle la reprend, mais en la transfigurant. Il reste utile de savoir ce qu'Aristote a pensé des vertus, et ce que les stoïciens ont conseillé à leurs disciples. Mais il ne s'agit pas de transcrire simplement leurs maximes, quitte à ajouter quelques arguments scripturaires et quelques chapitres nouveaux sur quelques vertus plus spécialement chrétiennes.

C'est un nouvel esprit qu'il faut, une nouvelle façon de vouloir, quelque chose qui soit un avec tout le christianisme qui est un.

2. — *Le principe premier dans cette morale, c'est le Christ total, le Christ mystique, Dieu et homme, tête et corps.*

On entend par principe premier l'objet d'où la morale tire ses règles, où elle prend son unité, ses caractéristiques, sa valeur absolue et obligatoire, et obligatoire de la manière si absolue, si acceptable et si désirable qui est la sienne.

Principe premier est un terme général, qu'on pourrait employer en tout ordre de sciences. Pour choisir un terme plus adapté à une science comme la morale, on dirait : valeur première, bonté fondamentale. Pour préciser davantage encore, on ajouterait que le Christ est une telle valeur et une telle bonté en tant qu'il existe, sans doute, mais plus spécialement en tant qu'il est aimable en lui et aimant en nous, en tant qu'il est principe d'action, c'est-à-dire en tant qu'il est principe de charité. Mais ces précisions, pour l'instant, ne feraient que compliquer l'exposé.

Nous dirons donc simplement que le principe premier de la morale est le Christ total, le *Christus totus* dont parlent l'Écriture et les Pères, le Christ mystique, dit-on aussi. Le *Christus totus*, comme l'on sait, c'est le Christ uni aux chrétiens comme il est uni au Père (*Joh.*, XVII, 21-23) ; c'est l'Homme-Dieu, en tant que, étant Dieu, il est, dans toute l'humanité, source de vie divine ; c'est l'organisme que forme l'incarnation, en tant que, dans l'unique Christ, elle divinise tous les hommes ; c'est l'humanité entière, au moins selon les desseins divins, en tant que, animée d'une vie surnaturelle qui vient

toute du Christ, elle ne fait en lui qu'un seul corps, un d'une transcendante unité.

Le Christ total, disons-nous. La formule, à notre sens, n'est pas *exactement synonyme de cette autre : le Christ mystique, et moins* encore, de cette troisième : le Corps mystique. Le Corps mystique, c'est, pensons-nous, l'ensemble des régénérés, l'ensemble même des hommes que Dieu appelle tous à la régénération, en tant qu'ils ont pour chef le Christ. Le Christ mystique est le Christ uni à toute l'humanité parce qu'il est son chef. Le Christ, on le sait, est ainsi « mystique » en son humanité, mais à cause de sa divinité. Aussi, quand on parle du Christ mystique, ne mentionne-t-on pas en première ligne la divinité. Quand on parle du Christ total, au contraire, on mentionne également la divinité et l'humanité du Christ, et cette dernière, on la considère dans l'union qu'elle a à tous les hommes. Cette dernière formule, on le voit, inclut en elle le sens positif des précédentes. Aussi passe-t-on facilement de l'une à l'autre.

Le Christ total, affirme-t-on donc, est le principe premier dans la morale.

En effet, il est le principe premier dans l'action chrétienne. *Operari sequitur esse.* Il doit donc être principe premier dans la science de l'action chrétienne. C'est dans le chef qu'est d'abord la vie des membres, la vie dont ils vivent en eux-mêmes. C'est donc dans le chef que se trouve d'abord la règle de cette vie, la règle qu'ils doivent retrouver et suivre en eux-mêmes. Or, le Christ comme chef, comme source intérieure de vie, c'est le Christ total. Donc, le Christ total est principe premier dans la morale.

En d'autres termes. *Quod est maximum in unoquoque genere, est principium eorum quae sunt in genere.* Ce principe, en théologie, sert à démontrer que le Christ, comme homme uni aux hommes, est principe universel dans (pas « de ») l'ordre de la vie surnaturelle (1). Ce même principe — *operari,* encore une fois, *sequitur esse* — ce même principe démontre que ce Christ est principe universel dans l'ordre de l'action, c'est-à-dire, dans la morale, tant pratique que spéculative. Il réalise en lui, en effet, et en plénitude débordante, tout ce que la morale s'efforce d'effectuer. Il est l'arrivée de l'humanité à la fin dernière et l'union de la fin dernière avec l'humanité ; il est la purification au stade transcendant, puisqu'il en est le principe, il est la purification qui est la sainteté même (*I Cor.*, I, 30 ; *II Cor.*, V, 2). En conséquence, quoi que dise la morale, elle ne fait qu'exprimer en formules les moyens de réaliser ce que lui-même, en sa vie, en sa vie qu'il répand dans les hommes, est en totalité : elle a donc en lui son centre, son terme, son résumé, son tout, son principe premier.

---

(1) Voir ci-après, n° 4.

3. — *Le Christ total est principe premier dans la morale en tant qu'homme, mais homme uni hypostatiquement à la divinité.*

C'est en son humanité, en effet, qu'il est chef mystique de la race, comme c'est en son humanité qu'il est médiateur, voie, accès à Dieu. C'est en son humanité qu'il est uni à tout homme, comme tout homme l'est aux autres. Mais surtout, et ceci est tout l'essentiel, c'est en son humanité qu'il est rempli de grâce et de vie divine, rempli avec toute la perfection possible dans un homme, c'est-à-dire rempli de manière à pouvoir combler les autres de sa plénitude. Mais, on le voit, il n'est cela en son humanité, qu'en raison de sa divinité (voir n^os^ 11-13).

Comme Dieu, étant transcendant par rapport à tout, il l'est aussi par rapport à la morale. Cause première et fin dernière, il est, pour celle-ci, le principe premier, mais le principe premier supérieur à la science et extérieur à elle.

Comme homme, il est principe premier dans la morale, principe premier intérieur, réalisation suprême de ce dont elle donne les règles, c'est-à-dire de l'union au principe premier absolu. De la même manière d'ailleurs est-ce comme homme qu'il est principe premier, non de l'ordre de la grâce — cela, il l'est comme Dieu —, mais dans l'ordre de la grâce.

Mais il n'est premier, comme homme, que parce qu'il est Dieu. Sa primauté n'est que l'effet, dans l'humanité, de la divinité, puisqu'elle ne vient à celle-ci que de l'union à la divinité : cette union seule, en effet, fait d'elle l'accès et l'introduction en Dieu. Aussi cette primauté, loin de déroger à celle de Dieu, la montre plus totale, parce qu'elle en est faite.

4. — *Ayant un principe premier qui lui est propre, la morale chrétienne, en tout son développement, a son allure propre.*

On le verra dans la suite, mais il faut le noter : en morale chrétienne la notion même de fin dernière n'est pas exactement ce qu'elle est en morale naturelle (voir n° 11). Les notions d'obligation, de loi, ne sont pas les mêmes elles non plus. Les notions de liberté, d'effort à déployer, etc., diffèrent elles aussi (voir n° 8). C'est en effet un autre type d'humanité qu'il faut réaliser : l'humanité divinisée dans le Christ ; c'est un autre type d'opérant qu'il faut diriger — s'il faut le diriger — : le corps mystique où se prolonge l'activité du Christ ; c'est une autre qualité d'amour qui est à l'œuvre : la charité théologale. Dieu n'est plus seulement le terme à atteindre, il est le don suprême qui est déjà répandu dans les âmes. C'est en lui qu'on va vers lui, avec son aide et sa lumière, avec son Fils et en son Fils.

L'idée d'union et d'amour prime celle de devoir et de péché : c'est

la charité, la charité toute simple des enfants pour le Père qui contient tout. Les exigences, assurément, ne sont pas moins totales. Mais sont-ce encore des exigences, quand tout est don et bonté ?

5. — *Dans le Christ total, la morale chrétienne est immanente par rapport à elle-même, et transcendante par rapport aux hommes.*

En effet, envisagée comme la sagesse et la prudence selon lesquelles le Christ se construit un corps, elle contient en elle-même les deux termes du mouvement qu'elle dirige : Dieu, en tant que le Christ subsiste en Dieu, les hommes, en tant que le Christ récapitule en lui tous les hommes.

Elle est donc, mais dans le Christ seul, plénière et totale ; elle possède en elle tout ce qu'il faut pour tracer les lignes exactes de ses visées, du point de départ qui est l'homme, au point vers lequel on tend qui est Dieu.

Elle n'a pas besoin d'emprunts à d'autres sciences, elle est autonome. Car, même quand elle se sert de vérités naturelles, ces vérités ne lui viennent pas vraiment de l'extérieur, puisque le Christ mystique incorpore en lui la nature. Quand, d'autre part, elle fait état de vérités théologiques, elle ne les prend pas en dehors du Christ ; car que pourrait dire la théologie, qui n'ait pas rapport au Christ tête et corps, Dieu et homme ?

Mais, si achevée qu'elle soit en elle-même, elle ne l'est cependant que parce qu'elle vient toute du Christ, et que le Christ vient de Dieu. En son immanence même, elle est donc transcendante par rapport à l'ordre purement humain.

Qu'on ne s'étonne donc pas qu'elle soit d'un type différent des autres sciences, elle qui tient de si près à celui qui est la science suréminente ; ni que, en parlant d'elle, on soit amené parfois à s'exprimer comme si elle était elle-même une pratique plutôt qu'une science ; en elle, les deux se tiennent de si près.

6. — *Ayant comme principe premier le Christ, la morale chrétienne est une vie avant d'être une science abstraite.*

Le Christ, en effet, est vivant. Avant qu'aucune science ne dise comment il se forme des membres, il s'en forme. Il les fait naître, il les fait grandir et se développer en lui, il leur inspire ses façons d'apprécier et d'agir — *influit sensum et motum,* comme dit la théologie — selon une tactique, une méthode, une loi, qui n'est autre que lui-même, que la spontanéité de sa vie et l'expansion de sa grâce. Cette formule intérieure de croissance, qui est la règle vivante de l'action chrétienne en tant qu'elle est chrétienne, est un tout complet, un tout qui a, dans ce que le Christ est et dans ce qu'il veut, son origine unique, son explication dernière, son moteur exclusif, son

tout enfin. En cela consiste la morale immanente qui dirige la chrétienté, en cela se résument les *mores christiani* ; tout ce qui n'est pas elle n'est, pour les membres vivants du Christ, que règle artificielle et inadaptée, et elle est le Christ, et le Christ en tant qu'il a un corps mystique comme agissant et comme voulant.

Par rapport à cette formule vivante et intérieure, toute la morale qui consiste en formules abstraites est seconde, comme toutes les descriptions de botanique sont secondes par rapport à l'art délicat avec lequel une plante découpe son feuillage et nuance ses fleurs.

Il y a plus. La vie dont il s'agit de donner les lois n'est pas une vie toute matérielle, qui ne serait, devant la connaissance, qu'un objet inerte. Elle est, dans l'humanité, la suprême lumière et la suprême sagesse, la seule capable de construire l'œuvre merveilleuse qu'elle opère. Aussi, par rapport à elle, toute science de la vie chrétienne est-elle dérivée et reçue, et l'intellection en cette science est-elle faite bien plus par l'objet que par le sujet. C'est de l'objet, c'est du Christ, que vient, et l'action chrétienne, et la science de cette action chrétienne.

La première règle de la morale scientifique, la seule règle, peut-on même dire, c'est l'adhésion, l'obéissance à cette vie de clarté et de sainteté qui veut nous envahir ; c'est la docilité envers le Maître unique qui est seul à savoir pleinement ce que c'est que vivre en lui et par quelle route on y parvient. *Oves meae vocem meam audiunt et ergo cognosco eas et cognoscuunt me : et ego vitam aeternam do eis.*

Il en va de la morale comme de la théologie : aucune des deux ne dit, à l'intérieur d'elle-même, le dernier mot. La théologie peut rassembler les dogmes, les étudier, montrer comment ils parlent tous de l'union avec Dieu qui est donnée dans le Christ, et comment, en conséquence, s'ils ont en Dieu leur objet dernier, ils ont dans le Christ leur centre, leur tout, leur unité. Mais, la dernière explication à leur sujet, elle ne parvient pas à la fournir : c'est à celui-là seul qui est notre lien avec Dieu, de dire, de façon positive, quel est ce lien, et cela, en se disant lui-même, en se communiquant lui-même à l'esprit. De la même manière, la morale scientifique : elle détermine toutes les voies qui mènent vers Dieu dans le Christ ; mais, de donner les dernières précisions, les indications concrètes et pratiques sur ces voies, c'est ce qui la dépasse : un seul peut faire cela, qui est la voie dont tous les autres tirent leur valeur, et qui, en disant ce qu'il est, ce qu'il est dans la croissance de son corps mystique, dit tout ce qu'il faut savoir pour aller vers le Père.

De cet achèvement qu'elle a dans le Christ vient l'inachèvement que la morale a dans ses formules. Elle contient des conseils dont elle n'arrivera jamais à donner l'explication adéquate ni le mode d'emploi parfaitement adapté. Ainsi, par exemple, le mystère des vertus parfaites, le troisième degré d'humilité, la folie de la croix, les audaces

de la confiance absolue, les « excès » de la charité : jamais les principes abstraits ne mèneront à ces héroïsmes et à ces enthousiasmes, jamais ils n'apprendront à les pratiquer d'une façon qui ne compromette l'équilibre, ni du cerveau, ni de la résistance humaine, ni de l'ordre social. Tout au plus pourront-ils ne pas les condamner (évidemment !), ou donner à leur sujet quelques indications utiles. Mais un seul pourra inspirer et diriger d'aussi farouches ardeurs, celui qui seul infuse aux siens une vie et un amour qui sont au-dessus des pensées de l'homme.

7. — Science vivante, la morale est aussi une science qui progresse.

Comme le corps mystique a en lui la force qui le fait croître : c'est-à-dire le Christ, toujours plus grand que tout ce que son corps peut acquérir de grandeur, — la morale aussi contient en elle le stimulant qui la pousse à se développer : c'est-à-dire la science que le Christ a de la façon dont doit grandir son corps, et qui est toujours plus vaste que ce que diront les hommes. Ce qu'elle devrait exprimer — cette science du Christ — est, dans les règles qu'elle exprime, l'exigence et le ressort d'un continuel perfectionnement. Aussi, de même qu'il y a un progrès de la doctrine, y a-t-il, et pour les mêmes raisons, un progrès de la morale.

Ce progrès, comme il est rendu nécessaire par la grandeur du Christ, est rendu, par elle aussi, indéfectible. Mais, comme il ne se réalise que dans les hommes, il est exposé dans les hommes à toutes les imperfections et à toutes les incertitudes qui sont propres aux hommes. Il sera donc, à la fois, assuré et hésitant : assuré, pour la part que le Christ, dans l'Eglise, daigne enseigner et définir lui-même ; hésitant, reculant même parfois, — de reculs transitoires sur des points secondaires — pour la part qui est laissée à l'initiative des fidèles et à la recherche scientifique.

De là, pour ceux qui font la science de la conduite chrétienne, le devoir de regarder souvent vers le passé, pour vérifier la rectitude de la direction vers l'avenir. De là aussi, pour eux, le devoir de ne jamais se borner à exalter l'antiquité : il ne suffit jamais, pour avancer, de regarder vers l'arrière.

8. — Le Christ, principe de la morale, vit en plénitude dans l'Eglise, d'où la compétence plénière de l'Eglise, pour ce qui concerne la morale.

La morale est d'Eglise ; ses premiers moyens, avant même les bonnes œuvres, sont des gestes de l'Eglise comme Eglise : la messe et les sacrements. Ses préceptes capitaux sont les canons des conciles, les règles des ordres authentiquement approuvés.

A l'Eglise seule de sanctionner en dernier ressort les écoles d'as-

cétisme, les doctrines spirituelles, les règles religieuses, les exemples de sainteté.

Et ce qu'elle propose de la sorte n'est pas un code extérieur, c'est la réclamation intérieure de la vie dont les chrétiens vivent dans le Christ, c'est la révélation de l'unique manière dont le Christ veut aimer dans les siens.

9. — *Le Christ, et de cette même vie dont il vit dans l'Eglise, vit dans les fidèles à titre de membres de l'Eglise. D'où la compétence des fidèles en morale chrétienne.*

Compétence secondaire et dépendante, assurément : ils ne l'ont que par le Christ, et par l'Eglise, puisque l'Eglise est, en plénitude, le Christ continué.

Mais compétence qui n'est pas moindre que celle de l'Eglise, car c'est celle même de l'Eglise ; seulement, ils la possèdent par participation et par dépendance : *infallibilitas in credendo et in obediendo.*

Compétence totale donc, mais exclusivement dans la compétence de l'Eglise. Compétence intrinsèque aussi, car l'appartenance au Christ et à l'Eglise qui est son corps est intrinsèque. C'est dans la substance de l'âme qu'on est membre du Christ et du corps mystique ; c'est dans cet intérieur, ou plutôt dans l'approfondissement surnaturel de cet intérieur, que l'on a qualité pour discerner les règles d'action qui conviennent au chrétien, c'est-à-dire, pour connaître de la morale chrétienne en tant que chrétienne.

Plus on sera chrétien fervent, plus on verra clair en elle : sur la vie chrétienne, les saints ont des lumières qu'aucune science ne donne. La morale chrétienne, en ce sens, est naturelle, mais naturelle, « connaturelle », au surnaturel. De même (voir n° 5) qu'elle est immanente par rapport à elle-même, et cela à cause du Christ, elle est, faut-il dire, à cause du même Christ, immanente par rapport aux chrétiens. Immanente, non pas certes à leur nature : ce serait modernisme et contradiction que le prétendre ; mais immanente à la vie de la grâce qui leur est donnée. Comme la loi naturelle, tout en venant de Dieu, est la voix de leur nature, elle aussi, tout en venant de Dieu avec tout le surnaturel, est pourtant la voix de leur être, mais de leur être divinisé.

Aussi, à condition de bien comprendre, peut-on dire que le premier principe de cette morale, puisqu'il est le Christ en tant qu'il a des membres, est aussi ces membres en tant qu'ils sont du Christ. Parler ainsi, ce n'est pas restreindre la place du Christ dans la morale ; c'est reconnaître la place du Christ dans les siens. Tout ce qu'ils sont en tant que membres de son corps vient de lui ; en conséquence, même lorsqu'on dit que la morale se fonde sur eux en tant que membres, on dit encore, on dit même plus fort, que la morale se fonde sur lui seul.

Au reste, pour savoir ce qu'ils sont en tant que membres, leur intelligence naturelle est radicalement insuffisante. De même que les membres ne sont ce qu'ils sont que par le Christ, ils ne peuvent non plus savoir ce qu'ils sont que par le Christ, et le Christ le leur dit par la doctrine chrétienne.

10. — *La doctrine chrétienne est donc, par rapport à la morale chrétienne, principe.*

La doctrine chrétienne, en effet, ne fait pas autre chose que dire ce qu'est le Christ, ce qu'il est dans la Trinité, ce qu'il est dans l'humanité.

Donc, tout entière, elle est leçon de vie, et elle ne contient pas un iota ni une virgule qui ne soit lumière pour l'action.

Ce qu'est la conscience, tant la conscience psychologique que la conscience morale, dans la vie naturelle, elle l'est dans la vie surnaturelle. La conscience, dans la vie naturelle, en disant ce que l'on est, dit comment on doit agir pour agir en conformité avec ce que l'on est. De la même manière le dogme : en disant, de par le Christ, ce que l'on est dans le Christ, il dit comment on doit agir en conformité avec ce que l'on est dans le Christ.

Aussi voit-on comment, immédiatement, une norme d'agir sort de la norme de croire, et comment cette norme, sans cesser de sortir des formules doctrinales et du magistère ecclésiastique, peut cependant sortir, identiquement la même, des invitations intérieures de la grâce et des aspirations de la vie chrétienne personnelle. Dans le Christ, tout cela est un.

La morale chrétienne, de son côté, est essentiellement théologique (voir n° 13). Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'est pas philosophique, mais, au contraire, veut dire qu'elle l'est, en étant plus. Elle est théologique, non seulement parce que son étude fait partie de la formation sacerdotale, mais parce que, en soi, elle est l'expression, dans l'ordre de la volonté, de ce qu'est le dogme dans l'ordre de la connaissance ; parce que, en soi, elle montre comment s'unir à Dieu de façon surnaturelle, et comment s'ouvrir par là à la lumière éternelle. Ce qu'est la théologie spéculative par rapport au vrai, elle l'est par rapport au bien, mais, de part et d'autre, sur le plan de l'être surnaturel : *ens, verum, bonum convertuntur.*

II. QUELQUES APPLICATIONS

A. — LE CHRIST-DIEU ET LA DIVINISATION

11. — *Le Christ, notre chef mystique est Dieu. Pour bien agir en lui, il faut agir en Dieu.*

Le Christ, s'il a la qualité de chef mystique en son humanité (voir n° 4), ne l'a cependant qu'en raison de sa divinité. C'est en raison de sa divinité, et d'elle seule, qu'il est comblé de grâce et de vie divine, au point de pouvoir l'influer en toute l'humanité. Les Pères et les théologiens sont unanimes à l'affirmer. La conséquence en est que le Christ, s'il est uni à tous par son humanité, ne l'est pourtant que par ce qui met son humanité au-dessus de toutes les autres.

Les hommes, dès lors, sont ses membres parce qu'ils sont hommes : la volonté salvifique est universelle. Mais ils ne le sont qu'en vertu d'une vocation toute gratuite et en vue d'une union à Dieu et d'une divinisation par Dieu.

C'est ici le sommet, et l'essentiel, de la morale ; car c'est ici que l'on voit comment la perfection absolue se met à la portée de nos efforts : non pas seulement en se rapprochant de nous, mais en devenant un avec nous, dans le Christ.

Pour parler un vocabulaire emprunté à la morale, on s'exprimerait comme ceci : la fin de l'homme, c'est Dieu ; c'est donc en étant un, personnellement, avec Dieu, et un, mystiquement, avec nous, que le Christ nous montre comment, en lui, il faut tendre vers Dieu. Il faut tendre... comme étant arrivé, arrivé de façon participée, sans doute, parce qu'on n'est que membre ; de façon précaire aussi, parce qu'on est encore en route sur la terre ; mais arrivé vraiment, parce que rien n'est plus vrai pour nous que ce qui est dans le Christ.

Cette possession du but doit donner à l'effort, à tout l'effort, ses particularités. En particulier, elle doit inspirer une assurance spéciale, une confiance transcendante : se pourrait-il, sauf faute de notre part, que l'ouvrage ne réussît pas, quand, en soi, il est déjà effectué ? Elle doit inspirer aussi une ferveur très intense : le bien que l'on cherche est tout près, il est en nous ; avec quelle puissance ne doit-il pas attirer ? Elle doit mettre dans l'âme un respect, un culte, pour tout ce qui est humain, même, dans un certain sens, pour les choses matérielles qui composent l'univers humain, mais surtout pour la volonté et l'intelligence de l'homme, en tant qu'elles coopèrent à la grâce : c'est à tout cela que, dans le Christ, Dieu même s'unit.

L'attitude d'âme qui en résulte est faite de contraires, mais de contraires dont le Christ mystique fait l'unité. C'est l'humilité et la fierté, et l'humilité d'autant plus enracinée en nous qu'elle s'enfonce plus avant sous le poids des grandeurs que Dieu accumule sur nos épaules ; obéissance et initiative, et initiative d'autant plus spontanée qu'elle est plus soutenue par l'adhérence à Dieu que donne l'obéissance ; défiance de soi, espoir de mériter le ciel par ses œuvres, et espoir d'autant plus ferme, que, se défiant davantage de soi, on attend davantage de Dieu ce qui permet de s'appuyer sur soi-même ; amour de tout, mépris pour tout, et mépris d'autant plus to-

tal, que l'amour même fait mieux voir comment tout ce qu'il y a de bon et d'aimable partout appartient à Dieu dans le Christ.

Après avoir regardé la fin, et la fin en tant qu'elle nuance l'emploi des moyens, il faut considérer les moyens eux-mêmes, en tant qu'ils mènent à la fin.

12. — *Dans le Christ, c'est une nature humaine complète qui est unie à Dieu et qui est instrument de divinisation. Dans les membres aussi, c'est la nature humaine complète qui doit être divinisée et qui doit être l'instrument de la divinisation.*

Le Verbe a assumé une nature humaine entière : en nous aussi, ce que la grâce veut prendre, c'est notre nature tout entière.

Sa nature humaine tout entière, il l'a livrée à la mort pour nous purifier. Nous, ses membres, nous devons donc mortifier notre nature tout entière, pour la dégager du péché. C'est facile à dire, mais dur et long à accomplir.

L'absence de personnalité humaine dans le Christ, selon saint Thomas, n'est pas le manque d'un élément humain, c'est la possession d'une subsistence divine. Ainsi en nous, le fait que, dans le corps du Christ, nous ne sommes pas la première origine de nos mouvements même les plus intérieurs, n'est pas une mutilation, mais un surnaturel achèvement : ils pourront d'autant mieux aller jusqu'au bout d'eux-mêmes, que Dieu les fait aller plus loin encore.

13. — *Le Christ n'est pas un autre que le Verbe. Les membres de son corps mystique ont donc, en lui, rapport essentiel avec la Trinité.*

Le Christ, vient-on de rappeler (voir n° 11), n'est chef mystique de l'Eglise en sa nature humaine, que parce qu'il est Dieu. Or, il n'est Dieu que parce qu'il est le Verbe (et non réciproquement : il n'est pas le Verbe parce qu'il est Dieu, *unio facta est in persona*). Il n'est donc chef que parce qu'il est le Verbe.

Il l'a dit lui-même, semble-t-il bien : les siens vivent de lui comme lui vit du Père (2). Après lui, et très nettement, la tradition l'a affirmé à son tour : « Le Verbe de Dieu a habité en tous par un seul », écrit saint Cyrille d'Alexandrie (3). « Les fils de Dieu sont le corps de l'unique Fils de Dieu » déclare saint Augustin (4).

De telles paroles ne sont pas rares : nous les rapporterions si nous ne les avions pas alléguées ailleurs (5). Mais nous tenons à les avoir rappelées, parce qu'elles sont, pour ce qui suit, un fondement nécessaire.

(2) Joh., VI, 57.
(3) *In Joh.*, I, 9, *P.G.*, LXXIII, 161.
(4) *In epist. ad Parthos*, X, *P.L.*, XXXV, 2055.
(5) *Le Corps mystique*, Table. Voir les mots Fils, Verbe, adoption, et les mots cités à ce dernier endroit.

Le corps mystique est le corps du Verbe et du Fils, rien que du Verbe et du Fils, pas du tout du Père et de l'Esprit. Du Père et de l'Esprit, et de toutes les personnes, il est l'œuvre : toutes également, comme elles ont opéré l'Incarnation, ont opéré ce prolongement de l'Incarnation qui est la divinisation du genre humain dans le Verbe incarné. Cette opération cependant est attribuée au Saint-Esprit ; mais c'est là une simple appropriation.

Mais l'Incarnation, envisagée en son terme, ne concerne, en toute rigueur, que la seconde Personne ; le Verbe, et le Verbe seul, a un corps physique ; le Verbe, et le Verbe seul, est plein de grâce et de vérité (6) ; le Verbe, et le Verbe seul, répand en nous de sa plénitude, de sa lumière et de sa grâce (7). C'est parce qu'il est le Verbe (voir n° 11) que le Christ a cette surabondance de vie divine, qui le constitue chef, c'est parce qu'il est le Verbe qu'il est uni à nous. Qu'est-ce à dire sinon que nous, unis à lui, nous sommes unis au Verbe dans la mesure précise où nous lui sommes unis ?

Il ne s'agit donc pas ici de ce que sont les chrétiens en eux-mêmes et en eux seuls, même en tant qu'ils ont la grâce et l'adoption, mais de ce qu'ils sont en leur union au Christ, qui, d'ailleurs, seule, fait qu'ils sont chrétiens. Comme tels, comme membres du Christ, de même qu'ils vivent au fond d'eux-mêmes du Christ et dans le Christ, ils vivent aussi, en ce même fond d'eux-mêmes, du Verbe et dans le Verbe. Ou l'unité du corps mystique et l'unité personnelle du Christ ne signifient rien.

Mais alors, faut-il dire, dans le Christ, et dans le Christ seul, ils vivent de rattachement à la sainte Trinité : du rattachement qu'ils ont par le Christ.

Le premier principe absolu de tout ce qu'ils ont de surnaturel, c'est le mystère de Dieu. Le premier principe absolu de toute leur conduite, de toute leur morale, est donc aussi le mystère de Dieu : *Deus in ipsa ratione Deitatis, Deus in vita et mysterio Deitatis.*

Il en va donc de la théologie morale comme de la théologie spéculative : elles ont toutes deux le même objet dernier. Une morale conçue en fonction de la Sainte Trinité est la seule qui puisse ne pas gêner la vie qui est répandue en eux.

14. — *Le Christ, tout entier, est fils, fils par nature. En lui, les chrétiens sont, tout entiers, fils, fils d'adoption.*

L'Esprit les fait naître à la vie, comme il a opéré à la conception de leur chef. Il les dirige par ses dons, comme il a dirigé leur chef. Et cela ne fait qu'une seule effusion de l'Esprit, totale dans le chef et si totale qu'elle se répand dans les membres. C'est l'Esprit d'adoption qui, en nous, crie « Père ».

(6) Joh., I, 14.
(7) Joh., I, 16, 17.

L'œuvre de l'Esprit, c'est la formation en nous d'une attitude, d'une mentalité, d'une façon d'être enfin qui soit celle d'un fils et d'un enfant de Dieu, d'un membre de celui qui est le Fils unique.

Le Pater est la prière chrétienne, et tout un code de morale. C'est la prière de la filiation adoptive. En tant qu'elle part de créatures, même élevées à la grâce, elle s'adresse, du dehors, à toute la Trinité. Mais en tant qu'elle part de membres qui sont unis au Christ et du Christ uni à ses membres, c'est au Père qu'elle va dans celui qui est le Fils. Lui dit « mon Père » ; eux « notre Père » ; mais ils ne sont pas séparés de lui.

Il ne faut rien moins que l'Esprit pour tirer des cœurs d'hommes un cri aussi perçant (8) ; il ne faut rien moins que des membres du Christ pour oser parler de la sorte (9).

On voit ici tout ce qu'il y a d'élévation théologique, et d'exigences pratiques et quotidiennes dans l'attitude d'enfant, si recommandée dans l'Evangile, dans la « petite voie d'enfance spirituelle que selon la doctrine de l'Evangile, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a enseignée » (10) et que le pape recommande si instamment à tous les fidèles (11). A *tout devoir, à toute mortification, à toute occasion de zèle*, d'abnégation et de charité qui se présente, c'est Dieu qui vient installer en nous, par notre coopération, sa volonté, pour nous faire ses vrais fils, pour nous assimiler à lui. L'incarnation, mystiquement, se prolonge : totalité d'exigences dans une totalité de donation.

B. LE CHRIST UNI A TOUS ET L'ESPRIT CATHOLIQUE

15. — *Le Christ mystique est uni à tous ; ses membres ont donc à vivre unis à tous.*

La grâce du Christ est universelle, parce qu'elle est grâce de chef. La grâce des chrétiens, elle aussi, est universelle, puisqu'elle est la grâce des membres de ce chef en tant qu'ils en sont membres. Mais elle est universelle à la manière des membres et non à la manière du chef, c'est-à-dire qu'elle est coordination à tous mais non supériorité sur tous.

Toute grâce de membre, toute grâce chrétienne, tant actuelle que sanctifiante, est de soi, à cause du Christ, chose du corps mystique ; elle tend de soi à la divinisation de tout l'ensemble. On ne l'aura jamais si bien qu'en la dirigeant de tout son cœur, dans l'oubli de soi et l'abnégation, vers le bien de tous.

Membres du Christ, les chrétiens sont essentiellement membres les

(8) *Rom.*, VIII, 5.
(9) Liturgie de la messe.
(10) Bréviaire de la sainte, 6e leçon.
(11) S.S. Pie XI, *Homilia in solemni canonizatione*, 17 mai 1925, *Acta Apostolicae Sedis*, t. XVII, 1925, p. 213.

uns des autres, ils sont tous ensemble « co-membres ». Pour vivre, pour agir, pour vouloir, pour souffrir, pour prier à la manière que réclame leur être, il leur faut donc vivre, agir, vouloir, souffrir, prier *en communion avec tous les autres.*

D'où ce qu'il y a de contre-nature, au point de vue surnaturel bien plus encore qu'au point de vue naturel, en tout égoïsme, en tout culte de soi, en tout individualisme.

16. — *Le Christ est uni à tous par la grâce même qui le sanctifie comme individu, cette grâce qui est rendue débordante par l'union hypostatique. Le chrétien lui aussi est donc uni à tous dans le Christ, par la même grâce qui le sanctifie comme individu, grâce rendue débordante par l'union au Christ.*

La théologie exprime cela en disant que la grâce de chef dans le Christ est sa grâce individuelle, en tant que celle-ci est fondée sur la grâce d'union. Dès lors, faut-il dire, la grâce du chrétien, membre du Christ, est sa grâce individuelle de chrétien, en tant que cette grâce est fondée sur l'union au Christ.

C'est donc par cela même qui nous rend surnaturellement intérieurs à nous-mêmes, que nous sommes unis aux autres et cela à l'intérieur de ces autres, et il n'y a désormais rien en nous qui, en soi, ne soit public (12). La vie catholique n'a pas à s'ajouter à la vie personnelle du chrétien : elle la constitue pour une part, et réciproquement. Les sacrifices que demande au souci de la perfection personnelle la charité envers le prochain, ne sont ni définitifs, ni même, au fond, réels : ils ne font que forcer l'âme à prendre son expansion et à vivre au large, *abundantius.* D'autre part, les préoccupations de l'ascétisme, bien comprises, ne sont pas intrusion d'individualisme dans une vie qui devrait être pour tous : ils sont la lutte contre l'égoïsme, qui empêche précisément d'être à tous. Saint Ignace a rendu l'Europe entière plus catholique en enseignant à méditer, dans le secret de son âme, Jésus-Christ.

C. LE CHRIST INDIVIDUEL ET L'ASCETIQUE INDIVIDUELLE

17. — *Le Christ est constitué « mystique » par la même grâce qui le sanctifie comme homme individuel.*

Il est donc doctrine de vie pour tous les hommes, non seulement par les principes qu'il enseigne, mais encore par tout ce qu'il est et par tout ce qu'il a fait à titre de personne singulière et individuelle. La familiarité avec lui, la méditation de ses gestes et de ses voyages,

(12) Evidemment, à considérer notre être lui-même, et non l'opération qui produit cet être et qui, elle, est faite, en premier lieu, par l'extérieur, par le Christ et par l'Eglise.

de sa façon d'aimer, de parler, et même de regarder et de marcher de sa passion et de sa mort surtout, est une lumière sur ce que nous, ses membres, nous devons faire. Pour savoir ce qu'est le corps mystique et les règles les plus générales de la vie chrétienne, il faut avoir contemplé l'enfant de Nazareth et le crucifié du Calvaire. La *Jesusfrömmigkeit* est nécessaire à qui veut pratiquer pleinement la *Christusfrömmigkeit* (voir n° 7). Aller au Christ, l'aimer, l'adorer, sans songer à plus, est encore et toujours aller au Père. Lui-même est la voie, par ce qu'il est et non seulement par nos intentions ; lui-même saura bien faire porter en plein jusqu'à Dieu notre père le culte qui va sincèrement et naïvement vers le Fils.

Il y a une ascétique dans l'Evangile, et qui va du Christ individuel au chrétien individuel ; elle n'est pas la moins efficace. Regarder le Christ, et voir ainsi comment se réformer soi-même : saint Ignace, qui s'y entendait en éducation d'âme, ne conseille guère autre chose au retraitant des *Exercices*.

L'Eucharistie a une portée ascétique, non seulement parce qu'elle est sacrement et sacrifice, mais encore parce qu'elle montre de quelle manière est présent et actif, celui qui, en tout et toujours, est leçon, parce qu'elle apprend la familiarité avec celui qui est lumière de vie.

C'est toujours la même chose qu'il faut redire : le Christ et le Christ seul. Il est tout pour les siens : il est voie et vie en étant vérité. C'est pour cela qu'il est, lui, la science de la voie qui mène à la vie, et que le tout, pour savoir la morale de la seule manière qui soit vraiment utile, c'est de l'avoir en soi.

Ecrit à Louvain en 1936. Emile MERSCH, S. I.